

Elias Canetti
LE LIVRE CONTRE LA MORT
Traduit de l'allemand par Bernard Kreiss. Postface de Peter von Matt.
Paris, Albin Michel, coll. « Les Grandes Traductions », 2018, 504 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Pendant la deuxième année de la Seconde Guerre mondiale, les services de renseignements britanniques avaient obtenu les preuves que depuis juillet 1941, le régime d'Hitler assassinait systématiquement des milliers de juifs dans des camps en Pologne. Le 15 février 1942, Elias Canetti, en exil à Londres, écrit dans son journal : « J'ai décidé aujourd'hui de noter mes pensées contre la mort telles que le hasard me les apporte, dans le *désordre* et sans les soumettre à *un plan* contraignant. » (Je souligne.) À l'époque, l'auteur est encore un parfait inconnu en Angleterre ; son roman *Auto-da-fé* avait paru à Vienne sous le titre *Die Blendung* (« L'aveuglement ») en 1936, avec un succès d'estime. Mais plus Canetti réfléchissait sur la mort, plus sa fascination pour le sujet se muait en une profonde aversion contre la fin de toute existence. À première vue, cette haine peut sembler irrationnelle, voire obsessionnelle. Parallèlement à ce premier (et seul) roman, il en avait conçu d'autres, tous groupés autour du thème de la folie, comme « L'ennemi de la mort » (« *Der Todfeind* ») ou encore « Le dissipateur », qu'il voudra fondre plus tard en un seul livre. Malgré des décennies de réflexions, de lectures anthropologiques, philosophiques, sociologiques, l'auteur n'a jamais rédigé une seule ligne de ce projet. Le livre que voici rassemble environ les deux tiers de ses aphorismes, pensées, extraits d'études sur la mort, pour une bonne partie déjà publiés de son vivant dans *Le Territoire de l'homme*, *Le Cœur secret de l'horloge*, *Le Collier de mouches* et plusieurs cahiers de *Notes*, ces derniers jusqu'à maintenant accessibles en allemand uniquement.

Cependant, la cause même de son intérêt pour la mort remonte à 1912. L'année précédente, la famille Canetti avait rejoint des parents à Manchester. Leur installation à peine terminée, Jacques, le père d'Elias Canetti, « le centre du monde de l'enfant », subit une grave crise cardiaque et meurt. Cette perte constitue la base du traumatisme originel ; elle pousse Elias à s'attacher profondément à sa mère, qui retourne avec ses trois fils d'abord à Vienne, s'installe pour un temps à Zurich et, plus tard, à Francfort. C'est avec elle qu'il apprend l'allemand (sa langue maternelle est l'espagnol de la fin

du XVI^e siècle, transmis et sauvé par les sépharades, disséminés autour du bassin méditerranéen après l'édit de bannissement du judaïsme par Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, en 1492). C'est par la mère aussi qu'Elias se passionne pour la littérature de langue allemande. Quand elle le presse de suivre des études « utilitaires » (il obtient un doctorat en chimie), leurs liens se rompent, bientôt remplacés par la présence de Veza (Venetiana) Taubner Calderon, qu'il épouse en 1934. Cette dernière est une importante écrivaine qui sera non seulement son égérie mais aussi celle qui promeut l'œuvre de son mari. Elle sera d'une importance capitale dans l'avancement de l'*opus magnum* de Canetti, *Masse et puissance*, qui lui vaut le Prix Nobel de littérature en 1981. À la suite de cet ouvrage fondamental, la maison munichoise Hanser fait paraître d'autres travaux de l'auteur qui contribuent à l'établissement de sa renommée comme l'un des plus importants penseurs de langue allemande du XX^e siècle.

J'ai cité plus haut une entrée dans son journal du 15 février 1942. Le 15 juin suivant, qui coïncide avec le cinquième anniversaire de la mort de sa mère, Mathilde Arditti, il écrit :

Je sais qu'elle est morte. Je sais qu'elle s'est décomposée. Mais je ne puis l'accepter. Je veux lui redonner vie. Mais où trouverai-je des traces d'elle ? Mes frères et moi-même en recelons bon nombre. Mais cela ne suffit pas. Je veux retrouver chaque personne qui l'a connue. Je veux récupérer toutes les paroles qu'elle a prononcées [...], je veux briser les miroirs qui ont un jour reflété son image. Où sont ses ombres ? Où est sa colère ? Je lui prête mon souffle.

Voici condensé en quelques phrases tout le livre contre la mort qui occupe Canetti jusqu'à son décès, en 1994. Nous connaissons les *événements* qui ont déclenché sa révolte contre la mort. Mais il faut chercher beaucoup plus loin pour en connaître les *raisons*.

Ses lectures en vue de la rédaction de cette nouvelle grande œuvre l'amènent non seulement aux religions occidentales mais aussi à celles des autochtones de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie, comme en font foi les milliers de fiches sur lesquelles il a jeté ses observations. Partout, il trouve le besoin élémentaire de l'homme qui veut croire en un au-delà après son passage sur la Terre, son désir de se savoir unique et irremplaçable. Car il croit posséder ce qu'il estime de plus précieux et pourtant insaisissable : son âme, son esprit, son essence immortelle qui le représente dans l'autre monde où l'attend soit une existence libre des tracasseries qu'il a connues ici-bas soit la dissolution du moi dans un grand tout. En même temps, Canetti rejette

Dieu, et plus particulièrement celui des trois grandes religions monothéistes occidentales. Après l'étude de la Thora — plus particulièrement de la Genèse —, il se doit d'être parfaitement conséquent. Dieu, tout-puissant et omniscient, crée l'homme à qui Il explique le paradis. Pour terminer, Il lui interdit de manger le fruit de l'arbre de la connaissance. Ce qui signifie qu'Il tient à ce que sa créature demeure dans l'ignorance. En même temps, Il érige une barrière infranchissable entre Lui et Adam. Mais Il *sait* également qu'en cédant à la demande de donner à Adam une compagne, l'interdit sera violé, avec les conséquences que l'on connaît : l'humain sera chassé du paradis et puni de mort¹. Canetti ne peut accepter qu'à sa naissance, il a déjà été condamné à mourir, *alors qu'il aime intensément la vie*. À maintes reprises, il reproche à Dieu sa cruauté, car *il sait, lui*, que le verdict divin est non seulement profondément injuste, mais qu'aucune contre-argumentation ne peut Lui donner raison.

En 1944, dans l'appartement qu'il partage à Londres avec Veza, il entend voler les milliers d'avions vers l'Allemagne où ils vont semer la destruction et tuer des centaines de milliers de civils : « On ne peut plus dire 'Dieu', il est stigmatisé à jamais, il porte au front la marque de Caïn, celle de la guerre ; on ne peut penser qu'à une chose [...] : l'immortalité ! Si elle était nôtre [...], comme tout serait différent ! L'immortalité ! Qui voudrait encore tuer dans ce cas, qui pourrait encore songer à tuer *s'il n'y avait plus rien que l'on puisse mettre à mort ?* » (Citation tirée du *Territoire de l'homme*, soulignée par l'auteur.)² C'est pendant la guerre, d'une horreur et d'une cruauté innommables, que naissent sa fureur et son rejet de la mort.

Il est curieux de lire le commentaire de l'auteur sur le destin d'Électre et d'Oreste, alors qu'il passe rapidement sur son propre rêve qu'il fait une nuit : le roi Sisyphe déjoue Thanatos, l'incarnation de la mort, en le ligotant. Plus personne ne meurt ici-bas. Zeus envoie Arès qui ramène le roi dans l'Hadès, mais Sisyphe négocie son retour parmi les vivants : sa femme n'a pas préparé convenablement ses funérailles. Une fois

¹ Dans un *midrash* que j'ai publié en 2011, *Job et compagnie*, je retrace le premier des livres de sagesse, celui de *Job*, où le Malin parie avec Dieu qu'il réussira à Lui aliéner le plus fidèle de Ses serviteurs. Dieu choisit Job, qui est cruellement frappé par le Malin sans perdre sa foi, jusqu'au moment où il apprend le pari, ce qui l'amène à se révolter et à renier le dieu de la Torah. Le lecteur trouve le même pari dans « Le prologue au ciel » du *Faust I* de Goethe.

² Au sujet de Caïn, je rappelle ici un autre *midrash*, le brillant et dernier roman publié du vivant de José Saramago (1922-2010), *Caïn* (Seuil 2011), *Caim* en version portugaise (2009). Athée convaincu, l'auteur développe la légende du premier assassin de la Bible, poussée jusqu'à l'absurde : Caïn tue chaque passager humain à bord de l'arche de Noé. Désormais, il est la dernière création de Dieu, condamné à errer seul de par le monde.

de retour à Corinthe, il refuse de franchir de nouveau le Styx. Quand il meurt, Zeus le condamne à remonter pour l'éternité un rocher sur une colline. Chez les Grecs aussi, c'étaient les divinités (les Parques) qui déterminaient la durée d'une vie.

Pour Canetti, cette durée sera le sujet central de sa pièce de théâtre *Les Sursitaires* (« *Die Befristeten* », qui avait provoqué un scandale lors de sa création en 1956). Sur quelques pages, très belles, marquées de cette clarté presque douloureuse qui le caractérise, l'auteur retrace en 1951 la genèse de cette œuvre. Vers la fin de la guerre, en mai 1944, il avait rencontré Gwyneth Barthall, une jeune fille que les médecins ne pouvaient pas sauver. Voici la réaction de Canetti quand il apprend leur verdict : « La terrible précision de ce pronostic me bouleversa. Lorsqu'elle me fut présentée, peu après, je l'aimai aussitôt de tout mon cœur. [...] Elle mourut six mois après notre rencontre. C'est à elle que je devrais dédier cette pièce. »³

Malgré son émotion devant cette mort prématurée, il note en 1960 : « Mon deuil n'a rien de libérateur en soi car je sais trop bien que *je n'ai rien pu faire contre la mort.* » (Je souligne.) Cette phrase, il aurait pu la placer parmi ses dernières avant que la Camarde ne l'emmène, trente-quatre ans plus tard.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'écrivain et le penseur. Pour terminer, jetons un regard sur les milliers d'aphorismes, allant de 1942 à 1994. Jusqu'à sa disparition, Canetti n'a pas cessé de réfléchir sur son « ennemi mortel », le *Todfeind*, que l'on peut également traduire par « l'ennemi de la mort », ce qui aurait amené une importante nuance dans l'orientation de son travail. Les pensées canettiennes, condensées en quelques mots, le situent dans la lignée d'un des grands philosophes allemands du siècle des Lumières, Georg Christoph Lichtenberg (1742-1799), professeur de physique⁴ à l'Université de Göttingen, sauf que la grande majorité de ces « bons mots » tournent, chez Canetti, autour de la mort. Souvent, ces réflexions se lisent comme un sujet pour un roman, une nouvelle ou un essai. Qu'un choix restreint et arbitraire suffise ici : « Le conte de l'homme qui était trop laid pour mourir. » (1944) « Adam étrangle Dieu ; Ève le regarde faire. » (1947) « Dieu, ton bourreau. » (1951) « Un mourant, mais immortel — qu'est d'autre le Christ ? » (1953) « Le prophète Élie a terrassé l'ange de

³ Ce qu'il ne fera pas, car il est avare de dédier un de ses écrits à qui que ce soit. Ni Veza, ni sa mère, ni son frère adoré Georges n'y ont eu droit.

⁴ Lichtenberg avait rempli de nombreux cahiers de brèves observations, percutantes et ironiques ; on en dénombre plus de 8 000. Consulter à ce sujet l'excellent ouvrage de Charles Le Blanc, *Le Miroir de l'âme*, Paris, José Corti, 3^e édition, 2012.

la mort. De plus en plus inquiétant me paraît le nom que je porte. » (1970) « Tu dois chercher à savoir [...] si *les Sursitaires* [...] ne sont pas du kitsch, ton kitsch de la mort. » (1971) « Depuis quand es-tu vieux ? Depuis demain. » (1984) « Il oublia les morts, et ils reprirent vie. » (1987) « Au caractère implacable du meurtre doit répondre à tout jamais l'implacable récusation de la mort. » (1992)

En 1972, à soixante-sept ans, Canetti devient père d'une fille, Johanna⁵. Pendant quelque temps, cette nouvelle vie représente pour lui le « danger de la réconciliation, [c'est] la ruse de la procréation », mais qui n'arrive pas à calmer son obsession de la mort. En son for intérieur, l'écrivain sait que cette autre grande œuvre ne verra jamais le jour. La gestation de *Masse et puissance* a commencé en 1922, avec l'assassinat de Walter Rathenau, ministre des Affaires extérieures, à Berlin. Elle s'est poursuivie en 1927, à Vienne, lors de l'incendie du palais de justice. L'aboutissement du projet (je rappelle qu'il a été publié en 1960, par la maison Claassen, à Hambourg) n'aurait pas eu lieu sans l'aide active et efficace de sa femme Veza, elle-même brillante romancière, qui a soutenu et promu l'œuvre de son mari tout au long de sa vie⁶. Canetti a mis presque quarante ans à rédiger cette immense étude. Il me semble oiseux de spéculer à savoir s'il aurait eu le temps et la force de terminer le grand livre contre la mort ou si ses lectures et ses recherches auraient pu aboutir à une série d'essais académiques comme *Masse et puissance*. Encore en 1983, deux ans après le Nobel, il écrit : « *Le livre contre la mort*. Il est et reste le livre de ma vie. L'écrirais-je finalement d'une seule traite ? » Ce que nous tenons entre les mains *n'est pas le livre contre la mort*, mais *un* livre truffé d'observations sur et contre la mort. Après avoir passé tant d'années à encercler sans cesse un seul et même sujet, il nous confie en 1987 : « Est-il temps de renoncer à la mort ? On sait à présent à quel point tu la *hais*. La répétition ne renforce pas ta haine, elle ne fait que la rendre plus ennuyeuse. »

Concrètement, il nous reste *Les Sursitaires* et les milliers de notes choisies avec soin, toujours pertinentes mais souvent répétitives pour le lecteur qui connaît bien

⁵ La mère de Johanna Canetti est Hera Buschor (1933-1988) ; le couple s'installe à Zurich. La présélection ainsi que le choix final des textes réunis pour *le livre contre la mort* ont été effectués par Johanna.

⁶ Née Taubner-Calderon, Veza Canetti (1897-1963), nous a laissé trois romans et deux volumes de théâtre, tous publiés chez Hanser. Son roman autobiographique *Les tortues* (« *Die Schildkröten* ») relate la fuite du couple de Vienne, après l'annexion de l'Autriche par Hitler. Le portrait de son mari est très différent de celui que lui-même projetait lors de rencontres : au lieu d'être brillant, spirituel, bouillonnant, il a été, comme beaucoup de juifs à l'époque, hypnotisé, voire paralysé, par le charisme et le *pouvoir* qu'exsudait le personnage du chancelier. *Les tortues* a été publié en 1999, 36 ans après la mort de Veza et cinq ans après celle de son mari.

l'œuvre canettienne. Les commentaires, les références, les aphorismes laissent présager l'ampleur de l'entreprise. Mais il demeure difficile de *deviner* ce qu'aurait pu être le roman, ou l'essai, si Canetti avait réellement rédigé « la première phrase », comme le souligne Peter von Matt dans son excellente et exhaustive postface⁷. Ce chercheur, essayiste et écrivain y présente les thèmes majeurs du travail canettien à venir, redevables à « l'extraordinaire foisonnement d'aperçus anthropologiques, socioculturels et politiques » de l'auteur, dont la curiosité intellectuelle l'a mené d'un sujet à l'autre, de découverte en découverte, jamais de façon systématique, toujours procédant de manière impressionniste et enthousiaste devant une révélation, un fait nouveau. À juste titre, von Matt souligne que, « [d]ans les notes de Canetti, quelque chose évoque toujours la soudaineté de la connaissance. Comme si l'instant éruptif continuait de palpiter dans l'écriture qui lui succède ». Toutefois, sans disposer d'un indice sur la *forme* — et encore moins d'un *plan* — de l'œuvre, nous demeurons prisonniers d'un labyrinthe composé de miroirs, où chaque image reflète à l'infini nous-mêmes et notre finitude. Le noyau, l'idée centralisatrice de la mort demeure inaccessible. Trop de fils identiques s'entrecroisent, parmi lesquels le lecteur tente de repérer celui qui promet de mener à la réponse du but de cette quête obsessionnelle — arrêtée par la mort.

⁷ Peter von Matt a longtemps enseigné à l'Université de Zurich. Parmi ses nombreuses publications se trouve un éclairant recueil d'interprétations, de brefs essais et de souvenirs personnels : *Der Entflammte. Über Elias Canetti*, Munich, Nagel & Kimche, 2007.